

Après la passe...

Marie-Jean Sauret

Ces lignes trouvent leur départ dans une situation concrète : la commission scientifique de la Rencontre internationale « Passes et impasses... » a choisi d'essayer un nouveau fonctionnement – lire les arguments proposés sous couvert de l'anonymat de leurs auteurs. Je n'imaginai pas que la réflexion sur cette option mobiliserait la plupart des interrogations de fond qui traversent notre communauté au sujet de la passe.

Mettons à part les questions les plus évidentes. Ce choix empruntait-il trop aux pratiques universitaires ? Devra-t-il être mieux adapté à notre démarche ? Dans les faits, ce choix nous a confronté à l'obligation de trancher entre des énoncés sans l'appui que nous trouvons habituellement dans cet index de l'énonciation qu'est le nom.

Quoiqu'il en soit des questions précédentes, cette procédure nous a contraint à la discussion, et d'abord à nous interroger : est-ce que c'est la taille du texte examiné (quelques lignes) qui rend cette exclusion de l'énonciation inéluctable dès lors que l'anonymat est requis ?

Nous disposons de deux textes de Lacan qui évoquent la sélection de travaux. Le premier – L'acte de fondation de l'École freudienne de Paris – donne plutôt l'impression qu'il s'agit de permettre à certains de sortir de l'anonymat ! L'autre est relatif à l'expérience de Scilicet. L'anonymat des élèves de Lacan dans Scilicet visait, au contraire de ce que nous avons constaté, à s'y mettre au service de l'énonciation : mais il est vrai que Lacan connaissait le nom de chacun dont il sélectionnait le texte ; cet anonymat ne valait que pour le lecteur et le temps de la lecture – puisque la liste des collaborateurs devait ensuite être rendue publique comme liste des « élèves de Lacan » sans que soit officiellement précisé qui a écrit quoi. L'anonymat consistait à déconnecter le nom d'un auteur de l'article qu'il avait écrit, pour associer ce nom au nom collectif, constitué de la liste de ceux qui apportent leur contribution effective au développement du discours analytique – version lacanienne du collectif de mathématiciens « Bourbaki ».

A deux reprises, dans l'AMP, j'ai souhaité l'anonymat. Lors de ma participation au travail d'un cartel de la passe dans l'École Européenne, il m'est arrivé de penser que l'on ne devrait connaître le nom du psychanalyste du passant que si le témoignage le rendait nécessaire. Le second souhait est plus directement lié à la crise et concernait les publications : l'anonymat des articles aurait permis de vérifier si la censure s'effectuait sur les seuls noms ou sur le contenu des travaux. Dans les deux cas l'anonymat aurait servi, je le croyais, l'énonciation.

Quelle que soit la valeur de notre petite expérience, elle ne contrevient pas au fait que le nom propre n'est pas toujours et en tout cas pas le seul index de la position du sujet de l'énonciation.

En effet, la proposition de lecture « anonyme », m'est tout de suite apparue comme n'étant pas sans analogie avec le dispositif de la passe : un quasi cartel (quatre membres plus le responsable des journées qui oriente le travail), des textes supposés poser un problème crucial d'une part en la particularisant, d'autre part en revendiquant la direction de la réponse envisagée. A l'arrivée, il s'agit d'établir une sélection : elle consiste à proposer aux personnes retenues d'exposer au débat leur traitement de la question. L'auteur anonyme de l'argument retrouve son nom pour exposer. Il y a loin certes jusqu'à la procédure de la passe qui oublie en quelque sorte le patronyme derrière ce qui s'annonce comme « nom de symptôme » (je sais cette thèse discutée). Mais là aussi, c'est le résultat (le travail exposé) qui validera ou non – après coup, donc – le pari que la commission a tenté pour chacun.

Je ne souhaite pas forcer l'analogie au-delà de ce qu'elle est. Mais c'est dans ce contexte que le travail de notre commission m'a amené à une surprise qui touche à la passe elle-même. Sans doute parce que l'analogie ne fonctionne que si... la passe existe par ailleurs et structure le rapport de chacun des membres de notre communauté au discours analytique. Qu'il le sache ou non, mais pas sans que quelques-uns le sachent. L'analogie ne fonctionne que si celui qui a proposé un argument non seulement y a mis en jeu ce rapport qui est le sien à la psychanalyse, mais encore y a misé ce qui fait son style : le plus particulier de ce qu'il est. C'est sans doute plus facile pour ceux qui ont appris de leur propre cure ce qu'ils sont ainsi comme objection à la psychanalyse elle-même : ce particulier est la condition de la réinvention de la psychanalyse à chaque cure, et condition du compte rendu de cette réinvention... dans l'Ecole.

J'oserais soutenir que l'expérience de la passe dans l'ECF avait libéré les possibilités d'énonciations pour notre communauté bien au-delà des AE – qui n'ont pas tous et pas toujours fournit une contribution neuve et tangible sur les problèmes cruciaux de la psychanalyse. On m'objectera que la crise a consisté précisément dans l'effort fait pour contrôler la passe et la démultiplication des énonciations, que cette « libération » dont je parle a consisté en des moments fugaces d'états de grâce ! C'est sans doute vrai. Mais que de tels moments aient existé et que la passe ait déchaîné un tel mouvement de fermeture témoigne justement de son effet : surgissement du discours analytique dans les liens sociaux qui trament notre communauté du fait de la capacité de quelques-uns à y intervenir comme analysants. Et d'ailleurs, nous sommes d'accord pour considérer que c'est ce que la passe présente d'inassimilable par aucune politique politicienne de la psychanalyse qui nous a permis de nous rendre compte de la situation et de quitter l'AMP.

Je reviens à notre petite expérience de sélection : quelle que soit la qualité formelle des arguments (indéniable) et quel que soit le succès attendu du « rendez-vous », force est de constater, qu'effacé le nom, les propositions d'intervention prenaient le plus souvent l'allure d'un fragment de savoir constitutif d'une doxa plus ou moins explicite : le témoignage de la confrontation au réel mobilisée par l'expérience analytique est reportée (logiquement ?) à

l'exposé. Ce constat m'oblige à m'interroger de nouveau sur la passe et son destin : interroger les incidences de l'abandon effectif de l'expérience du fait de notre sortie décidée de l'AMP ainsi que l'évolution (ou non) de ma propre conception.

Sur le premier point, je me demande si la petite difficulté que je relève au niveau de la préparation du Rendez-vous n'est pas l'indice que l'incidence de la passe se fait moins sentir parce que nous ne disposons pas pour l'instant du dispositif. Certes, ce qu'a ouvert la passe pour chacun s'est refermé parfois, on en a le témoignage, malgré l'existence du dispositif. L'existence de la passe comme dispositif ne suffit donc pas à nous protéger de cette fermeture. Mais nous sommes d'une génération d'après l'invention du dispositif de la passe. Depuis, l'expérience effective de la passe constitue une condition nécessaire mais non suffisante à ce que reste vif ce que le réel de la passe de chacun demeure pulvérulent. Bref, dans cette optique, la passe (la procédure) nous manquerait !

Pour préciser la nature de l'impasse qui résulterait de ce manque, il me faut envisager ce qu'est la passe sur le fond. Et là, avant de répondre, je répéterai un double constat : la commission a été une occasion de reparler entre nous et sur le fond de ces questions de passe, alors que la tendance est à la « discrétion » ; je mets sur le même plan le fait que j'ai dû solliciter quelqu'un pour tenter de m'expliquer à nouveau avec la fin de l'analyse et la passe. Ce n'est pas seulement le dispositif de la passe qui nous manque, mais l'Ecole elle-même comme adresse – heureusement anticipée par l'Espace-Ecole.

Sur le fond, la passe me paraît aujourd'hui solidaire de la fin de la cure, sans trancher sur la nature de cette solidarité : passe et fin se confondent-elles ou se distinguent-elles, dans quel ordre se succèdent-elles alors logiquement ? L'analysant, pour s'effectuer comme sujet, a prélevé aux limites de l'organisme une « part de sa chair » avec laquelle il symbolise ce qu'il perd de jouissance à parler – castration. Le « morceau charnel à lui-même arraché » laisse une plaie, trace inéliminable rétroactive du heurt avec la jouissance. La pulsion s'origine précisément sur ce bord. C'est grâce à son être pulsionnel – à ses expériences de plaisir et de déplaisir et à la satisfaction pulsionnelle associée – que le sujet dégage ce qu'il en est de son être de jouissance pour découvrir que c'est à partir de lui qu'il a forgé l'idée même d'altérité : prêtant sa jouissance à quelques figures obscènes et féroces qui animent pour lui le père réel. Sans doute une réduction s'opère, ainsi qu'Isabelle Morin l'avancait à Pau, du père réel à ce qui reste d'inéliminable du réel : le réel du père et le réel du sujet se confondent dans la même jouissance incurable – dans la même exceptionnalité du « il existe un x qui dit non à la fonction phallique » (pas plus réductible au symbolique qu'il n'est sacrificable à la castration). Ce pas règle son compte au sujet supposé savoir. Mais la passe en exige un second : celui qui accompagne la décision de faire servir, dans la cure d'un autre, cette découverte qui prévient le sujet que c'est ce qu'il est comme objet qui met l'Autre du savoir irréductiblement en échec. Il consent à la faire servir d'une certaine façon : en faisant semblant de l'objet que l'autre ignore être et dont ce dernier demande la restitution. Le psychanalyste entame ainsi de

sa présence la complétude de l'Autre y ménageant le trou grâce auquel l'analysant inventera une solution propre : découverte de ce qu'il est lui comme jouissance irréductible au signifiant et régulation par le symptôme de ce rapport à l'Autre.

Cette formulation présente un inconvénient que tel ou tel dans notre communauté a déjà relevé... et que la discussion autour des arguments oblige, me semble-t-il, à confirmer : elle masque la dimension d'impasse de la passe, d'impasse démontrée (cf. C. Soler à son cours).

Lacan l'avait pourtant relevé lui-même, qui attendait de la passe la démonstration de l'impossibilité du rapport sexuel. Démontrer l'impossible, c'est extraire le réel de la passe à partir de ce que le sujet est comme réel. Les données du problème sont simples : le sujet qui se range côté homme s'en remet au signifiant pour régler son rapport à l'Autre sexe ; le sujet qui se range côté femme mise sur ce qu'il est comme objet. Comme parlant, les deux ont affaire avec la chaîne signifiante (pas de rapport entre des termes identiques, il y faut une différence), mais la cure oblige l'un comme l'autre à consentir au féminin du fait de sa réduction à l'objet. A charge à chacune et chacun de confirmer sa position sexuée ainsi que la façon symptomatique dont il loge sa particularité dans les liens sociaux et avec le partenaire. Pas de rapport non plus entre des termes dont l'hétérogénéité est telle que l'un est non seulement irréductible à l'autre, mais qu'il n'y a aucune commune mesure entre eux : le signifiant et la jouissance, le phallus et l'objet, l'homme et une femme, « l'ours blanc et la baleine »... Le symptôme – Lacan le nomme « sinthome » ici – est la solution inventée (et quelque fois confirmée, extraite...) au terme de la cure précisément pour lier un homme et une femme et faire qu'il y ait rapport « symptomatique » sur fond de ce non-rapport.

Il manque à cette doctrine ce que seul chacun peut y introduire : ce qu'il repère avoir mis en acte réellement comme jouissance, ce qu'il retrouve dans le « sinthome », et avec quoi il s'explique – obligé en acte de montrer et de démontrer comment il se place dans et avec le discours analytique. Il manque ce que Lacan n'hésite pas à appeler dans son Séminaire sur l'angoisse « la tripe causale », cette « part de notre chair... nécessairement prise dans la machine formelle ». « Prise dans la machine formelle » signifie que la cause du désir et, au-delà, la cause analytique, en sont déduites : du coup, on ne peut s'expliquer qu'à partir de cette causalité mais sans pouvoir rien dire de la « livre de chair » qui la fonde !

Cette explication fait l'Ecole nécessaire : l'Ecole comme accueil de ces explications. Sans doute cet accueil doit-il être différencié selon... ce qui lui est présenté. Nous supposons que dans le dispositif de la passe le passant pousse parfois un événement du réel en position d'agent, sollicitant une réponse : il s'agit d'accueillir... ce qui ne se laisse pas accueillir, ce qui dérange. Il est probable que ce cas de figure ne soit pas limité à la passe. Mais l'accueil sera également accueil du maître, de l'universitaire, de l'hystérique, comme passages autorisés pour cette explication – à condition que soit possible de changer de discours comme autant d'avènements du discours analytique.

L'Ecole que j'évoque est l'Ecole appelée de structure par la passe de chacun avant même qu'elle ne soit logiquement instituée par les analystes – ceux qui cherchent à parler à partir de ce savoir lié à leur expérience de la pulsion et de la jouissance et tiré de leur cure : ils ne peuvent s'entretenir de ce savoir sans le ravalier à l'obscène ou sans le rabattre sur la structure du savoir scientifique, exclusive précisément du particulier. Ils ne peuvent que s'expliquer devant quelqu'un avec ce point dont ils ont appris qu'il met en échec tout savoir y compris le plus intime, y fondant du même mouvement la cause analytique. Ils doivent s'attendre à ce que celui qui écoute ne puisse spontanément intégrer ce qui se dit à sa propre théorie si ce qui se dit emporte un bout du réel de l'expérience. Lacan l'avait signalé à propos de celui qui s'avance dans une analyse supposée à visée didactique, c'était avant la passe : « ... la psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet, et (...) il doit être averti que l'analyse contestera ce vouloir, à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle » (Note adjointe à l'Acte de fondation).

Mais le sujet peut parier sur la rencontre : espérer que, soumis à la même expérience, l'auditeur soit sensible au fait même de cette limite de l'Autre où résonne le « qu'on dise » ainsi réveillé derrière « ce qui se dit, dans ce qui s'entend »...

De sorte que sans cet auditeur appelé de structure, sans l'Ecole, chaque analyste (et donc son analysant ?) est en impasse, sa parole ravalée aux propos intimes ou à une proposition dogmatique. L'Association ne suffit pas à parer à cette impasse. Pourquoi ? Parce qu'elle est légitimement « moyen de réfréner la jouissance ». Or ce n'est pas seulement de la réfréner ou de la distribuer (ainsi qu'on distribue les temps de parole au « rendez-vous ») qu'il s'agit dans l'Ecole, c'est de la mettre à la bonne place : incurable mais traitable par l'invention de chacun pour la nouer « sinthomatiquement ».

A ce nouage se situent et l'invention de la psychanalyse et l'invention de la civilisation, ainsi qu'en témoignent, avant les psychanalystes, peintres, sculpteurs, écrivains, poètes... Que la psychanalyse continue à se réinventer est en quelque sorte une preuve que les conditions sont toujours réunies grâce auxquelles l'humanité a effectué ce pas de s'humaniser.

Volontiers je retournerai la question que je me posais encore il y a peu – quelles conditions devons-nous réunir pour créer l'Ecole ? – sans l'Ecole, nous sommes dans l'impasse. J'espère que ce qui précède empêchera de prendre la formule pour une tautologie : nous sortirons des impasses et des difficultés sur le chemin de l'Ecole... grâce à l'Ecole (et sa passe). En mettant l'impasse à la bonne place, celle d'un réel agent.

Parions que les journées nous y aideront !